

Cette impression deviendra plus vive et plus profonde à mesure que nous rapprocherons les traditions sémitiques des traditions de la vieille Egypte: je ne doute point que nos exégètes les plus autorisés ne trouvent dans ces données nouvelles une preuve, sinon décisive, du moins imposante, de la haute antiquité du livre de Job. Tous du moins seront d'accord sur ce point, que les doctrines mentionnées au chapitre XIX remontent aux âges les plus reculés.

CHAPITRE II.

LA STÈLE.

L'Egypte régnaît par ses conseils, et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes.

Bossuet. *Discours sur l'hist. univ.*

C'est avec le chapitre XIX que s'ouvre le discours dont nous devons expliquer la conclusion. Job répond à Bildad le Suhite, qui, pour la seconde fois, vient d'exposer sa thèse : *L'impie est toujours malheureux en ce monde*. C'est, de l'avis du Suhite, une vérité incontestable, et sa contrepartie même : *Quiconque est malheureux est coupable*, ne lui paraît pas moins certaine. Job n'a donc qu'à conclure : Je suis frappé de Dieu, par conséquent je suis un impie.

Emporté par l'ardeur de la discussion et le vif désir de faire triompher cette doctrine, qui peut bien répondre aux vœux d'une âme droite et honnête, mais dont les faits ne veulent pas tenir compte, car les faits ne sont pas toujours aussi orthodoxes que l'exigeraient nos idées étroites et nos jugements précipités, Bildad, dis-je, pour établir sa thèse, a rencontré de saisissantes images

et de brillants tableaux, mais il n'a pu trouver, en son cœur de théoricien imperturbable, ni la moindre consolation ni la moindre espérance pour son malheureux ami. Pourquoi d'ailleurs le consoler et le plaindre? Ne fallait-il pas avant tout sauvegarder l'autorité et le prestige des principes et ouvrir les yeux à cet insensé, qui se croyait juste à l'heure même de son châtement?

Cependant, quoi qu'en dise Bildad, malgré toutes ses infortunes, Job se trouve innocent. Mais la douleur le mine; l'entêtement de ces implacables raisonneurs le torture; il est obsédé par leurs discours qui se répètent pour le condamner, par leurs systèmes faux dont on se fait une arme contre sa conscience; enfin il n'y tient plus, il éclate comme la tempête.

Jusques à quand, affligerez-vous mon âme.
Et m'assommerez-vous de vos discours!
Voilà dix fois que vous m'insultez,
Que vous m'assourdissez sans pudeur!

Il reprend alors, dans un langage émouvant, la longue histoire de ses épreuves et le tableau de ses douleurs. Dieu s'est acharné à sa perte; ses frères l'ont abandonné; ses amis se sont détournés de lui; ses proches se sont éloignés; ses intimes l'ont oublié; ses serviteurs et ses servantes le traitent comme un étranger et un inconnu; sa femme fuit devant son haleine; en vain il demande grâce

au fils sorti de son sein; jusqu'à ses petits-enfants, tous méprisent cet auguste vieillard. Autour de lui règnent la solitude, le silence, le mépris, la honte. S'il se regarde lui-même, il est à ses propres yeux un objet d'épouvante et d'horreur. Les os percent sa chair; il n'a de peau qu'autour des dents.

Dans cette détresse inouïe, qui fait un contraste saisissant avec ses splendeurs passées, il sort des entrailles de ce malheureux un cri suprême, cri touchant et plein de larmes, qui nous trouble encore après tant de siècles : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei!* Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis; car la main de Dieu m'a touché, *quia manus Domini tetigit me.*

Mais le cœur de ces sages impassibles ne se laissera pas ébranler; il souffre, il faut qu'il s'avoue coupable.

Que faire donc? où porter ses regards? où chercher consolation et espérance?

Au moment où ce discours, le plus tendre et le plus touchant peut-être de tout l'ouvrage, arrive à cette émotion poignante, à cette limite extrême où la douleur humaine ne sait plus que se taire et pleurer, tout à coup le patriarche s'arrête. On dirait que ses yeux baignés de larmes se relèvent de cette boue fétide, où ses chairs s'effondrent, de ces membres qui s'en vont en une pourriture

vivante, et, le regard fixé vers le ciel, il s'écrie avec un accent qui a quelque chose de sublime et d'étrange :

Qui me donnera que mes paroles soient écrites,
Qui me donnera qu'elles soient consignées dans un livre,
Qu'elles soient gravées par un style de fer ou de bronze,
Qu'elles soient à jamais gravées sur le roc!

La solennité insolite de ce début ne semble-t-elle pas présager que nous allons entendre quelque parole décisive ; peut-être le dernier cri du désespoir, la dernière révolte de l'homme qui se dresse contre le ciel et le maudit au nom de la douleur et de la mort. Nous touchons à un dénoûment terrible. Tout ce qu'on peut imaginer de plus cruel, de plus désespérant dans la souffrance, la calomnie, la trahison, a été groupé avec art, pour donner plus d'éclat à cette scène suprême. Dieu écrase le juste et se tait ; l'amitié, le respect et l'amour, ces choses saintes qui survivent à toutes les ruines et nous consolent encore dans nos plus cruelles douleurs, ont trahi à la fois la cause sublime et à jamais perdue de cet innocent. La situation reste sans issue. Il faut s'attendre à ne trouver au cœur de cette victime et sur ses lèvres frémissantes qu'un dernier anathème, un cri de désespoir, de malédiction et de haine, qui fera tressaillir le ciel, courbera comme

l'orage la tête de ces amis sans entrailles et les fera pâlir sous le souffle d'un mourant.

Ne craignez rien. Si tout échappe et manque sur la terre à cet infortuné, s'il n'y a plus pour lui ici-bas ni espoir ni consolation, si le ciel est fermé et si Dieu se cache, cette dernière épreuve ne fera point fléchir cette âme héroïque.

Non-seulement le caractère du juste se soutiendra, mais encore il se relèvera en cette suprême angoisse. Un élan de confiance, qui marque, au milieu du poème, le plus haut sommet d'abnégation et de foi que puisse atteindre le cœur d'un mortel, portera, comme d'un coup d'aile, le saint patriarche jusqu'au pied du tribunal où siège le juge qui ne peut faiblir. Fort de sa justice, Job fait appel à Dieu contre Dieu même. Malgré tous les démentis qu'il rencontre dans les raisonnements de ces sages et dans les malheurs qui l'accablent, il compte sur Dieu, sur son cœur, sur ses promesses, sur ses entrailles de créateur et de père. Emporté par ce mouvement de sublime confiance qui s'inspire de sa foi, des enseignements de ses pères, du cri de son cœur et des protestations de sa conscience, il déclare avec solennité et avec calme que tout n'est point perdu, que tout n'est pas fini.

Où ! je sais que mon vengeur est vivant,
Et qu'il se tiendra le dernier sur la poussière !

Que de ce squelette retrouvant sa peau,
Que de ma chair, je verrai Dieu.
Moi-même, je le verrai :
Mes yeux le verront, non ceux d'un autre.
Mes reins se consomment dans cette attente.
Alors vous direz : pourquoi le poursuivions-nous ?
Le bon droit, à cette heure, sera de mon côté ;
Ce jour-là, craignez le glaive ;
Les vengeances du glaive sont brûlantes :
Pour que vous sachiez qu'il y a un jugement.

Ces paroles sont décisives. Job a désespéré de convaincre ses amis et de toucher leur cœur. Du côté de ces esprits prévenus et entêtés, il ne peut attendre aucune justice ; alors il fait appel à un tribunal mieux éclairé et plus impartial ; il compte sur le jugement de Dieu lui-même.

Or cette foi, cette unique consolation qui lui reste en ce monde, cette dernière espérance que lui promet l'avenir, il voudrait les confier à un monument impérissable, qui dirait à tous les âges sa justification suprême.

Qui me donnera que mes paroles soient écrites,
Qui me donnera qu'elles soient consignées en un livre,
Qu'elles soient gravées par un style de fer ou de bronze,
Qu'elles soient à jamais gravées sur le roc !

Il y a dans ce prélude quelque chose de plus qu'une apostrophe saisissante, familière aux rhéteurs de tous les temps ; il est impossible de ne pas y voir une allusion à quelque usage contem-

porain, bien connu du patriarche et de ses amis.

Notre texte nous place d'abord dans un âge et au milieu d'une civilisation qui connaît l'écriture. Qui me donnera que mes paroles soient écrites ; qu'elles soient consignées en un livre ; qu'elles soient à jamais gravées sur le roc. Le patriarche connaissait donc ces longs rouleaux de papyrus et de toile qui formaient les bibliothèques des peuples contemporains ; il connaissait ces stèles taillées dans la pierre qui conservaient, au milieu de ces civilisations primitives, non-seulement le souvenir des grands événements politiques, mais encore les faits et gestes des riches particuliers et des puissants d'alors. Comment ce vœu se serait-il présenté à son cœur, comment aurait-il passé sur ses lèvres, si les habitudes de ses contemporains ne l'eussent justifié ?

Et cependant il semble aussi que si cet usage est connu du patriarche, il n'est point familier parmi les siens, ou du moins que son exécution présente des difficultés considérables. Le caractère même de ce vœu exprimé par un cri sans espérance : *Qui me donnera que mes paroles soient écrites... qu'elles soient gravées sur la pierre!*... montre que Job se trouve impuissant à réaliser son désir : peut-être à cause de son infortune présente, peut-être parce qu'avant de mourir, dans cet abandon où il va s'éteindre, il n'aura ni le temps ni le moyen

d'appeler de loin des scribes et des graveurs pour exécuter son projet.

Quoi qu'il en soit de ce mince détail, il n'en reste pas moins incontestable que nous avons dans ces paroles une allusion aux stèles qui peuplaient alors les temples et les tombeaux des nations voisines. Si elles n'étaient point en usage dans les tribus patriarcales de la terre de Hus, du moins les chefs de ces familles de pasteurs les avaient vues dans leurs pérégrinations lointaines.

Les dessins ingénus et les légendes pittoresques de ces monuments, qui pour nous-mêmes ont encore aujourd'hui tant d'intérêt et de charme, avaient frappé leur imagination et provoqué leur curiosité; ils s'étaient enquis sans doute de la signification de ces mystérieuses figures, et on leur en avait expliqué le sens et commenté les légendes, comme on le fit plus tard aux visiteurs grecs, à Pythagore, à Hérodote, à Platon (1) et à Germanicus (2).

Dans ces âges primitifs, ce dut être pour des hommes à peine initiés aux progrès de la civilisation

(1) Du temps de Strabon, on montrait encore à Héliopolis la maison où Platon et le mathématicien Eudoxe avaient passé douze ou treize ans. Nous verrons en effet souvent, au cours de notre étude, Platon enseigner dans ses dialogues les points fondamentaux de la théologie de la vieille Egypte. On a souvent remarqué que, lorsqu'il veut parler des anciennes traditions religieuses, c'est toujours un vieillard égyptien qu'il met en scène.

(2) TACITE, *Ann.* liv. II, 61, 62.

une vive joie et un profond étonnement d'apprendre que la pensée si rapide, la parole qui passe en un instant, pouvaient se fixer pour jamais sous une forme immobile qui saisit le regard, fixe l'attention et conserve, au milieu des hommes, le souvenir de nos actions, de nos idées et de nos vœux. Pour nous, c'est aujourd'hui chose vulgaire et banale qui ne saurait nous surprendre ou nous émouvoir; mais pour nos pères, ce fut une étonnante merveille de voir les mots, ce souffle volage où passe une part de notre âme et de notre cœur, prendre consistance, s'immobiliser dans leurs sons, s'envelopper d'un vêtement imagé et brillant, atteindre à la fois les organes de la vue et de l'ouïe, saisir l'homme tout entier dans leur pittoresque ordonnance, sans rien perdre, sous cette enveloppe d'emprunt, de la fraîcheur, de la poésie et de l'éloquence qu'ils avaient en tombant des lèvres du poète ou de l'orateur. L'invention de l'écriture fut un progrès si décisif, dans l'histoire de l'humanité, qu'un long cri de joie retentit à travers mille générations, et peut-être qu'un écho affaibli de cette émotion générale se prolonge encore dans ces paroles de Job.

Mais nous trouvons quelque chose de plus dans ce texte précieux. Ces documents de la haute antiquité ont des aspects nombreux qu'il importe d'étudier attentivement.

La profession de foi qui suit ce vœu du pa-

triarche : *Qui me donnera que mes paroles soient écrites, qu'elles soient consignées en un livre, qu'à jamais elles soient gravées sur le roc?* nous permet de préciser le caractère de l'inscription ou de la stèle que Job voudrait dresser. Il ne s'agit pas d'un monument qui mentionnerait les faits historiques de son temps, les alliances de sa famille, le nombre de ses troupeaux, ses voyages à travers les solitudes, les récits de ses pères sous cette tente où il naquit, mais ses convictions personnelles, ses suprêmes espérances, sa foi en face de la mort. Or nous rencontrons chez un peuple voisin, certainement plus ancien que notre livre et son auteur, des monuments de ce genre.

Dans la vallée du Nil, à côté des grandes pages de pierre qui racontent l'histoire des Pharaons, leurs campagnes victorieuses, les péripéties des batailles, le siège des villes ennemies, les cérémonies des temples et les pompes du culte, se dressent des monuments plus modestes que les particuliers élevaient aux abords des temples, dans les vestibules des sanctuaires, aux portes de leurs tombeaux et surtout dans les chambres sépulcrales. Dans ces longues et naïves inscriptions, l'Égyptien affirmait sa foi inébranlable en un vengeur dont nous dirons bientôt le caractère et le rôle, son espérance en les jugements de Dieu, sa conviction inébranlable en la résurrection de la chair et en la vision de celui dont les splendeurs réjouissent dans l'éternité

les justes de la terre. Il affirmait ses sublimes croyances sur les papyrus et les bandes de toile qui ceignent les momies, sur les stèles qui peuplent les tombeaux et les chapelles des pyramides.

Or, comme autrefois Abraham dans ses pérégrinations pastorales, notre patriarche avait visité sans doute ces pays où florissait la plus brillante civilisation de son époque, et son esprit avait conservé le souvenir des vives impressions causées par ce spectacle nouveau : chaque page de son livre le montre jusqu'à l'évidence (1). Il connaissait

(1) Rappelons la description du papyrus :
Le papyrus croît-il en dehors des marais ?
Le jonc peut-il vivre sans eau ?
Encore vert, nul ne le coupe,
Et il est sec avant les autres herbes.
Tel est le sort de ceux qui oublie Dieu ;
L'espérance de l'impie périra. VIII, 11.

Job rappelle aussi des barques de jonc qui couraient sur les canaux du Nil :

Mes jours ont été rapides comme le courrier :
Ils ont fui sans avoir vu le bonheur.
Ils ont passé comme les barques de jonc,
Comme l'aigle qui fond sur sa proie, IX, 25.

Il rappelle le béhémoth dont le nom même n'est que la transcription hébraïque de l'égyptien *pihémout*, l'hippopotame.

Regarde Béhémoth, que j'ai créé comme toi.
Il mange l'herbe comme le bœuf.
Sa force est dans ses reins,
Sa vigueur dans les muscles de ses flancs.
Il fléchit sa queue comme un cèdre,
Les nerfs de ses cuisses sont un tissu de fer.
Ses os sont des tubes d'airain
Ses membres des barres de métal.

.

les mines que les Egyptiens exploitaient au Sinäi, pour retirer des flancs de la montagne le cuivre et les turquoises. Il s'était penché sur ces puits ouverts dans les entrailles de la terre, formant des chemins obscurs que les oiseaux du ciel n'ont jamais affrontés et que le regard de l'aigle n'a pu sonder dans leurs profondeurs. Il avait vu, pantelant dans les nœuds d'une longue corde, l'ouvrier qui descendait au fond de la mine; et il se plaît, avec l'émotion d'un spectateur inaccoutumé à ces scènes saisissantes, à retracer les incidents de ces audacieuses entreprises (1).

Il se couche sous les lotus,
Dans les bas-fonds des roseaux et des marais.
Les lotus le couvrent de leur ombre,
Les saules du fleuve l'environnent.
Quand les eaux montent, il ne fuit pas;
Il serait impassible, si le Jourdain coulait dans sa gueule.
XL, 10.

(1) On sait les lieux d'où se tire l'argent,
Et l'or que l'on jette au creuset.
Le fer s'extrait de la terre,
Et l'on fond la pierre pour en tirer l'airain.
L'homme a mis fin aux ténèbres,
Et il pénètre jusqu'au fond des abîmes,
Jusqu'à la pierre enfoncée dans l'ombre,
Et dans la région de la mort.
Il s'est creusé une vallée profonde loin des passants,
Des sentiers inconnus aux pieds des voyageurs,
D'étroits sentiers qui se dérobaient à ses pas.
La terre qui lui donne son pain,
Il a bouleversé ses entrailles comme par le feu;
Il a retiré de ses rochers le saphir
Et les paillettes d'or.

Là aussi, il avait vu les inscriptions nombreuses que les colonies égyptiennes y ont laissées sur les rochers et aux flancs des édifices dont ce peuple constructeur semait tous les chemins où le portaient son commerce et ses victoires.

Job connaissait ces solitudes immenses que les puissants de la terre se bâtissaient pour dormir en paix le sommeil de la mort :

Pourquoi ai-je trouvé les genoux qui me reçurent
Et les mamelles que j'ai sucées ?
Maintenant je serais en paix dans mon sépulcre,
Et je reposerais dans mon sommeil,
Avec les rois et les grands de ce monde,
Qui se sont bâti de vastes ruines ;
Avec les princes qui regorgeaient d'or,
Qui remplissaient leurs demeures de richesses (1).

Il s'est frayé une route ignorée de l'aigle,
Et que l'œil des vautours n'a pas vue ;
Les animaux féroces ne l'ont point foulée,
Le lion même n'y a point risqué ses pas.
L'homme a mis sa main sur le granit,
Il a ébranlé les montagnes dans leurs fondements ;
Il a fait jaillir des sources dans les rochers,
Et rien de précieux n'a échappé à son regard.
Il a arrêté le cours des fleuves

Et mis à nu ce qui était caché. Ch. XXVIII, 1-11.

(1) Job III, 12-15. Nous avons peut-être, dans ces derniers mots, une allusion à l'usage des Egyptiens d'entasser dans leurs tombeaux des vases et des objets précieux pour le service du défunt, lors de sa résurrection. Dans les papyrus de Nebqued, au musée du Louvre, nous voyons, dans une galerie parallèle à la grande salle où le sarcophage est déposé : un coffre, un miroir, un étui à collyre, une paire de sandales, une canne, un vase à onguent, un vase à ablution, un vase à parfum. Ces Égyptiens